

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Agnès Gruda, Françoise Lepage, Vincent Thibault**

Michel Lord

Number 140, Winter 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62473ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2010). Review of [Agnès Gruda, Françoise Lepage, Vincent Thibault]. *Lettres québécoises*, (140), 36–37.



Agnès Gruda, *Onze petites trahisons*,  
Montréal, Boréal, 2010, 291 p., 24,95 \$.

## Dans la longue lignée des nouvelles journalistes

Journaliste à *La Presse* depuis près d'un quart de siècle, Agnès Gruda n'arrive pas dans le champ de la nouvelle littéraire dépourvue de moyens. Bien que *Onze petites trahisons* soit son premier livre de fiction, son métier l'a préparée plus qu'il ne faut à passer d'une pratique à l'autre.

On n'écrit pas dans un grand quotidien tous les jours sans acquérir une maîtrise certaine de l'écriture, bien que l'auteure avoue qu'« il a fallu [qu'elle se] libère de [s]es tics d'écriture journalistique [et que] ça a été un processus assez long d'ailleurs » (*Voir Mauricie*, 8 avril 2010). Gruda entre tout de même dans la longue lignée des nouvelles journalistes qui va de Madeleine (M<sup>me</sup> W. A. Huguenin, née Gleason) à Lise Bissonnette, en passant par Michelle Le Normand, Marie-Rose Turcot, Gaëtane de Montreuil, Adrienne Choquette et Gabrielle Roy.

### LA PLUS QUÉBÉCOISE DES POLONAISES

Les onze nouvelles de son recueil, la plupart fort développées, sont très bien écrites, sans lourdeurs, moulées dans une langue qui coule de source, mais dont on sait que l'auteure a dû faire l'apprentissage en venant au Québec. Son collègue Daniel Lemay parle d'elle comme de « la plus québécoise des Polonaises » (*La Presse*, 19 mars 2010). Dans ce sens, on peut déceler une part de biofiction dans certaines nouvelles, comme dans « Un prénom simple », où la narratrice fait état des expériences qu'elle a faites à douze ans dans un camp de vacances : la découverte progressive du français, car elle est jeune immigrée polonaise. Elle est aussi hantée par des images de camp de concentration, faisant un lien entre ce camp et son malaise d'être perçue comme une étrangère en raison de son accent.

Du camp de vacances somme toute sympathique, la nouvelle passe aux dures réalités de la guerre. Ainsi, dans « Des nouvelles de la haine », une femme se remémore des bribes de son passage en Yougoslavie ravagée par la guerre et où elle avait été reporter. Avec d'autres journalistes étrangers, elle avait parcouru le territoire morcelé pour constater les ravages nés de la haine entre les ethnies, une haine qu'elle cherche à comprendre, sans vraiment y parvenir. Les paroles rapportées, les descriptions des villages détruits demeurent toutefois éloquentes.

### UNE FINE OBSERVATRICE DU GENRE HUMAIN

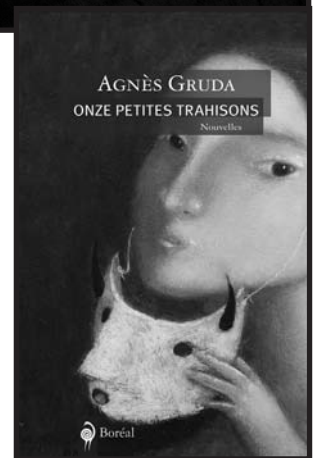
Les neuf autres nouvelles thématisent d'autres moments difficiles, parfois des vies entières vécues sans grand amour, solitaires, remplies d'amertume, de ressentiment et de douleur. Celle qui ouvre le recueil, « L'attente », en est un bel exemple, avec cette femme qui, ayant vécu dans l'ombre d'un frère adulé par la mère, refuse d'in-



AGNÈS GRUDA

former ce dernier de la mort imminente de leur mère. C'est sa vengeance ultime et leur châtement à tous deux. La mort — présente sous diverses formes dans de nombreux textes — est ressentie de tout autre façon dans « La promesse », récit très émouvant, où la narratrice, une vieille femme, veuve, seule, est avec un chien qui se meurt et que, malgré sa promesse, elle remplacera, car elle ne veut pas vivre seule.

La diversité des motifs et des situations est telle que le titre ne donne qu'une faible idée de la richesse et de la beauté du recueil. Au bout du compte, Agnès Gruda, la journaliste-nouvelle, avec ses personnages tantôt doux, tantôt cruels, désespérés ou remplis d'espoir, se montre au sommet de son métier d'écrivaine et très fine observatrice du genre humain.



Françoise Lepage, *Soudain l'étrangeté*, Ottawa,  
David, coll. « Voix narratives », 2010, 125 p., 18,95 \$.

## L'envol, l'eau et les fleurs

Récemment disparue, en janvier 2010, Françoise Lepage laisse en héritage un recueil de nouvelles posthume qui magnifie sa présence par-delà la vie et la mort. Elle n'en était pas aux balbutiements de l'écriture, même si elle a commencé à publier sur le tard.

Depuis l'an 2000, elle a fait paraître dans le domaine de la littérature jeunesse pas moins de dix œuvres de fiction et trois études, dont une importante *Histoire de la littérature pour la jeunesse. Québec et francophonies du Canada*.

Son recueil, *Soudain l'étrangeté*, a la double caractéristique de ne pas contenir de nouvelle éponyme, le titre de l'ouvrage renvoyant au caractère d'étrangeté de la plupart des textes narratifs, et aussi d'offrir quelques contes, alors que la page de titre ne mentionne que l'appellation générique « nouvelles ».

## DES CONTES PLUTÔT QUE DES NOUVELLES

Des dix-neuf textes, quatre au moins se rangent dans la catégorie du conte merveilleux. À l'atmosphère diaphane, « Transparence » porte sur un être transparent, invisible, qui cultive les fleurs, puis finalement décide de se fondre dans l'eau d'une cascade. Dans « Le dernier pont », une femme vit dans un monde entouré d'un fleuve et découvre des ponts, dont l'un lui fait connaître la diversité du monde, l'autre, les plaisirs d'une solitude qui lui permet de cultiver son jardin. « Le rendez-vous manqué » est un conte cruel avec êtres monstrueux qui



FRANÇOISE LEPAGE

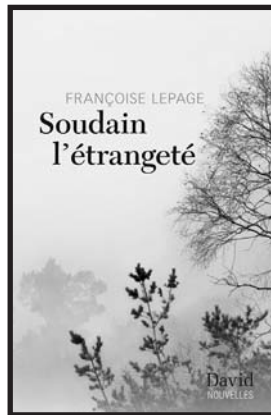
franchit une porte vitrée et découvre un paysage bizarre et des horreurs. Revenu de l'autre côté de la porte, il voit une banderole qui annonce une exposition de Dali. À la fois onirique et allégorique, le récit fait penser à « La vitre » d'André Berthiaume (*Incidents de frontière*, 1984). Curieusement, une autre nouvelle, « Léa », a des liens avec l'imaginaire de Berthiaume, soit « L'Arno » du même recueil de ce dernier avec sa Léa mystérieuse. La Léa de Lepage est une danseuse de ballet énigmatique et secrète, obsédée par la figure biblique et cruelle de Salomé.

## ENTRE LA TERREUR ET L'ÉMERVEILLEMENT

Lepage exploite aussi le genre fantastique. Ainsi, dans « La fresque », une femme découvre un personnage peint qui s'anime et provoque la terreur, motif classique s'il en est.

« Le guibou », nouvelle terroiriste cette fois, illustre les effets terribles que la croyance peut avoir sur certains esprits élémentaires. Le narrateur se rappelle son enfance sur la pauvre terre de son père, victime naïve d'un « jeteur d'sorts » (p. 64) qui le pousse vers une mort tragique. À l'inverse, la mort est euphémisée dans les deux derniers textes. Dans « Alexandre Printemps », le motif de l'envol est repris, cette fois par un vieux jardinier, tout juste décédé, et qui, en route vers le ciel, revient répandre des fleurs sur son passage. Même tendance euphémisante et réaliste magique dans « Fleur vénéneuse », où une femme entre dans l'eau et l'au-delà avec l'ombre revenue de son amant d'un soir. Une mort exquise qui rappelle un peu la finale de la nouvelle éponyme de Claude Mathieu (*La mort exquise*, 1965).

Lire ces nouvelles à l'écriture assurée, mais hantées par la mort, nourrit l'empathie que l'on peut avoir à la pensée que l'auteure allait bientôt nous quitter.



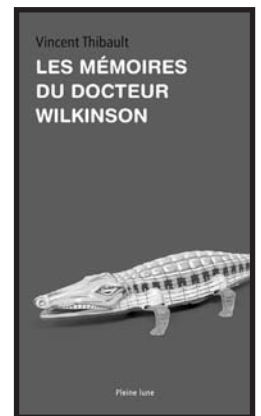
nuisent aux enfants, tandis que « Le cheval de course » donne dans la mythologie grecque avec sa finale où un cheval nommé Pégase s'envole.

Le ton merveilleux, fantastique ou étrange qui traverse le recueil avait été donné dès le départ dans la nouvelle de tête. « L'enfant de Figueras » est bien étrange en effet. Un homme

# Du salmigondis

Sous le titre, la page de titre mentionne ceci : « avec le concours d'Ansel Y. Moore, Jacques Thibault et Jane Amanda Wilkinson ». Le premier est un personnage de ce livre, le deuxième, le père de l'auteur, auteur lui-même de la dernière nouvelle, et la troisième est la sœur du docteur Wilkinson, narrateur de ces *Mémoires*. L'auteur lui-même dit « se consacrer presque exclusivement au travail spirituel et à l'écriture » (troisième de couverture).

Cela donne une idée de la macédoine ou du salmigondis qui va suivre. Dans un « Prélude », un narrateur externe raconte ce qui se passe durant le mois juste avant que le docteur, psychiatre qui soigne ses patients à coup de placebo, ne prenne sa retraite. Les mémoires proprement dites contiennent cinq nouvelles où le docteur se prend souvent pour un détective. Dans « Le vol de la mouche », Wilkinson, qui se découvre une passion pour l'écriture, cherche à éclaircir une série de meurtres. On y trouve un personnage dont « une patine ombrat [I]es yeux » (p. 34), un autre « enduit [de] fatuité » (p. 36). Dans ce monde, on cherche à « étancher sa solitude », pendant que le narrateur réfléchit beaucoup : « Mes pensées flânaient, cependant que mon esprit, petite brebis aux jambes affaiblies par l'alcool, se laissait tranquillement attacher au piquet de la concentration. » (p. 43) C'est dire l'effort!



## L'IMAGINATION S'ENRAYE!

Dans « L'affaire des alligators », histoire abracadabrante, de grands reptiles apparaissent dans des maisons avec des colliers et volent des bijoux : « Il n'en fallait pas plus pour que l'imagination des uns et des autres s'enraye. » (p. 52) S'emballe peut-être? Ça commence bien.

« Cartoon » représente un personnage dont le « comportement saugrenu faisait [...] façade à une intelligence vive » (p. 82) et un autre « aux cheveux enfumés et à la mine grisonnante » (p. 90). « À l'ombre des magnolias en fleurs » — bien loin des jeunes filles — n'évite pas non plus le ridicule. Le même docteur part en voyage pour « se délasser la vue » (p. 96) et prend la défense des passagers de l'autobus où il se trouve en offrant une fortune à un bandit de grands chemins avec qui il se retrouve sans moyen de transport sur une route désertique, et à qui il finit par dire qu'il n'a pas d'argent, ce qui provoque les sanglots du brigand. Très dramatique!

La meilleure nouvelle en fait est celle du père de l'auteur, si c'est bien de lui qu'il s'agit. Un signe : peu ou pas de bavures stylistiques dans cette histoire qui raconte un épisode de la vie de Wilkinson adolescent en voyage en France pour parfaire son français. Il s'y passe peu de choses, sinon une guerre traumatisante contre des pigeons dans la belle propriété où il demeure.

Il ne faut pas toujours dire : tel père, tel fils. ☐